

OBSERVATIONS
prononcées à la suite de la communication de M. Luc Ferry

(séance du lundi 7 janvier 2002)

Roland Drago : A propos des *Misérables*, je remarquerai qu'il y dans ce roman un jugement qui n'est pas entièrement critique. Le chapitre intitulé *Le mauvais pauvre* n'est-il pas en-effet une opinion forte de l'excès de l'utilisation de la pauvreté ?

Après cette remarque préliminaire, je constaterai que l'homme, depuis que le monde existe, a toujours été confronté au même dilemme : ou bien la nature est dangereuse, ou bien elle est bénéfique. Mais au XX^e siècle, il semble qu'on ait essayé de résoudre le dilemme de façon volontariste et, notamment, en recourant à la planification. Les pays communistes, mais aussi d'autres – je rappellerai que la France possède un Commissariat au Plan – ont cru longtemps pouvoir, par le biais du plan, s'assurer un avenir organisé. Puisque cette solution s'est avérée inefficace, j'aimerais savoir si vous pensez qu'il puisse y avoir une possibilité réelle d'assurer le développement durable.

*
* *

Gérald Antoine : Je poursuivrai l'une des réflexions de mon confrère Roland Drago, en observant qu'au XVIII^e siècle il y eut pour le moins deux écoles. Vous avez insisté sur celle pour qui la nature était maléfique. Mais pensons aussi à celle, illustrée par l'abbé de Saint-Pierre, pour qui la nature était à la fois bien faite et bienfaisante. Pour en venir à la première des « deux modernités » que vous avez si franchement distinguées, comment n'évoquerais-je pas le nom de Renan, qui fut, avec son *Avenir de la science*, comme l'emblème d'un *credo* exclusif dans le bonheur que devaient nous procurer les progrès du seul savoir scientifiques ? Or, c'est cet absolu du matérialisme qui a engendré, à la jointure des deux modernités, une génération – celle de la fin du XIX^e siècle – qui, pour une part, s'est sentie dans une atmosphère irrespirable. Quant à la modernité présente, n'est-elle pas à son tour divisée entre les tenants du catastrophisme et ceux de l'espoir malgré tout ? – Sa luons la publication simultanée des deux ouvrages dont il vient d'être rendu compte : celui de Roger Arnaldez sur *Chesterton, un penseur de notre temps* d'un côté dénonciateur de nos maux, mais de l'autre annonciateur des remèdes nécessaires, et celui que j'appellerais l'A.B.C. de l'optimisme, pour m'en tenir aux initiales des trois auteurs de *Notre foi dans ce siècle*.

*
* *

S.E. le cardinal Roger Etchegaray : Le thème du développement durable est assurément très riche, mais en constatant que l'on accole différents adjectifs au mot développement – développement humain, intégré etc. –, je me demande s'il ne serait pas plus intéressant de réfléchir au sens du substantif lui-même. Où en est tout simplement la question du développement, après des décennies de stratégie intelligente et généreuse ? Est-ce que la

brèche – pour reprendre une expression latino-américaine – entre les riches et les pauvres, entre les peuples de la famine et ceux de l'opulence n'est pas plus béante que jamais ? J'irai plus loin en demandant quel pays, et même quelle ville n'a pas son Nord et son Sud, ce dernier désignant notamment les déçus du développement ? Mon expérience personnelle m'a montré que de nombreux pays en sont arrivés à ne plus même croire à l'idée de développement. Il convient donc de relancer cette idée pour en faire un levier capable de dynamiser l'humanité. Mais tout cela dépend de l'idée de l'homme que nous inscrivons sur les bannières du développement. Développer, c'est avant tout partager notre espérance en l'homme et lui donner de l'appétit pour le futur.

*
* *

Yvon Gattaz : Je rapporterai, bien entendu, le développement durable à l'entreprise. La durabilité est un élément important pour les entreprises. Tout chef d'entreprise fait des investissements durables, l'investissement connaissant du reste un amortissement qui est fonction de sa durabilité ; le fisc, comme on le sait, s'en est mêlé en calculant des amortissements dégressifs, linéaires ou autres. Le mot durable apparaît donc comme le corollaire de l'investissement. Il m'apparaît que la durabilité d'une entreprise est fonction de la partie du capital détenue par ses dirigeants. Plus celle-ci est grande, plus l'obsession du long terme est grande chez les dirigeants. Ce qui importe également au premier chef pour la durabilité d'une entreprise, c'est l'humain, c'est le développement humain. Je ne crois pas à un néo-romantisme chagrin ; en revanche, je crois beaucoup en un néo-romantisme plein d'espoir, qui se fonde sur les nombreux nouveaux talents qui se manifestent dans l'innovation technique, la mise en place de nouveaux produits etc.

*
* *

Jean-Marie ZEMB : Comment ne pas se méfier, notamment en matière de 'développement durable', *des concepts-valises*, même quand ils adoptent la modestie prudente des *boîtes noires* ? Mais ce ne sont pas les seuls concepts opératoires qui se proposent comme moyens termes dans les enthymèmes pressés. La frénésie dialectique, qui prend le mouvement du balancier de l'horloge pour l'orientation du temps, qu'elle conduise à hypostasier quelque synthèse ou à prendre perpétuellement les synthèses pour de nouvelles thèses qui appellent ou génèrent leurs antithèses, conduisent l'épistémologie à stigmatiser les *concepts-catalyseurs*.

En chimie, les catalyseurs sont des substances C qui permettent, sans subir elles-mêmes de modifications, d'obtenir des réactions entre les substances A et B. L'industrie exploite largement ce procédé. Par analogie, on peut parler de catalyse dans la vie courante dès que pour obtenir un résultat, on utilise des éléments que l'on récupère ensuite, comme les planches d'échafaudage, contrairement aux emballages perdus. La clef de voûte posée, le bâtisseur peut retirer les poutres qui étayaient la coupole. Dans le nord de l'Alaska, la construction de l'igloo se fait à partir d'une énorme boule de neige bien tassée, puis creusée et aménagée, des bouts de bois d'égale longueur piqués dans la sphère permettant d'obtenir une

cavité intérieure parfaitement sphérique et bien lisse, facile à aérer et à tempérer, après avoir évacué le noyau durci qui a servi de catalyseur.

Tous les auxiliaires ne sont pas récupérables. En sautant de pierre à pierre, le guide de la randonnée peut traverser un torrent tout en faisant basculer dans le courant les pierres mal équilibrées qui lui avaient pourtant servi d'appui, voire de tremplin, interdisant le passage aux touristes suivants ou suiveurs... La dialectique historique - à la différence du dialogue heuristique de l'antiquité. - paraît être de cet ordre. La catalyse mentale est un leurre: la coupole et l'igloo tiennent, la synthèse philosophique s'affaisse, son effondrement étant retardé par l'inertie rassurante des écoles et des chapelles. Il ne suffit pas de s'assurer scrupuleusement de la solidité formelle de ses chaînes syllogistiques pour établir la validité de ses prémisses.

Relèveraient de telles méthodes sophistiqués des alternances successives de 'la nature méchante' et de 'la technoscience bienfaisante', puis de 'la technique inhumaine' et de 'la nature salvatrice. La nature a toujours été 'à la fois une fée et une marâtre, et la technoscience a sans doute toujours visé l'humanisation des conditions de vie. Songez à la bonne pluie de printemps, à la sécheresse, à l'inondation, à la régulation des fleuves et à l'irrigation ainsi qu'à leurs effets pervers sur la nappe phréatique. Cette histoire vous conduit de la Chine ancienne à l'Égypte moderne. La continuité obstinée de l'entreprise commune paraît plus instructive que les soubresauts de telle ou telle aventure intellectuelle. Leibniz garda toujours le souci du *détail*, arène commune du divin et du diabolique. A sa lumière, la dialectique historique apparaît comme la programmation de théorèmes à partir de postulats pris pour des axiomes et dont la critique sera déguisée par la fiction d'une contradiction, immanente *objective* qui contraindrait le philosophe à nier plutôt que de [se]corriger. La nature et la technoscience partagent avec le langage la propriété d'être potentiellement la meilleure et la pire des choses. L'observateur attentif au maniement de l'outil langagier est frappé de ce que le substrat grammatical des *concepts-catalyseurs* soit souvent un complexe formé d'un substantif et d'un adjectif. *nature bienfaisante, nature malfaisante, technoscience ruineuse, technoscience libératoire*, et même à des étages moins élevés des édifices théoriques, par exemple *pollution invisible*, ou - pour ne pas abuser de la synecdoque et rappeler la fonction tout au moins de l'odorat et du goût à côté de celle de la vue - *imperceptible*. S'agissant du visible au sens restreint, comment taire la lisibilité des indications lisibles des instruments qui prolongent nos sens, qu'il s'agisse du baromètre ou du compteur Geiger? La radio-activité naturelle de la Bretagne granitique, plutôt moins ardente de millénaire en millénaire, n'était pas plus visible que celle des déchets nucléaires, même si certains druides guérisseurs pressentaient les effets bénéfiques de certaines grottes. Les tas d'immondices observables à l'œil nu dans les décharges sauvages permettent de voir le ruissellement des eaux glauques empoisonnées non seulement sur la terre, mais aussi dans les sources avoisinantes. L'odorat perçoit cette pollution à distance, et cela ne date pas d'aujourd'hui comme l'apprennent les visiteurs du château de Versailles qui s'étonnent que quinze siècles après la civilisation des thermes de Lutèce, les architectes aient déployé des trésors d'ingéniosité pour ravitailler les spectacles du jardin plutôt que des lieux d'aisance, inexistantes et mal compensés par des parfums de plus en plus forts. La liste des types de pollution serait longue, mais je ne peux m'empêcher de citer la pollution sonore produite par la musique dite justement 'techno'.

Bref. je considère comme illusoire le remplacement du *plus ou moins* par du soit ... soit Et si je récuse cette découverte dialectique de l'absurdité 'réelle' de la 'réalité', ce n'est pas pour échapper à l'angoisse du grand trou noir final d'une matière informe, mais parce que je considère cette doctrine - politiquement assez correcte - comme erronée dans la détermination de ses 'moments' momentanément imposée par les pensées uniques successives. La morale de ma critique des *concepts-catalyseurs* utopiques peut décevoir, je ne crois pas qu'elle puisse désespérer : augmenter la durée du bien et diminuer celle du mal. Ou, plus

techniquement, se méfier des connotations rampantes, comme le conseillaient au lendemain de la Révolution française, les philosophes d'Iéna qui rechignaient à traduire 'progrès' par *Fortschritt* (avancées et ruptures inédites) plutôt que par *Fortgang* (développement continu contrôlé). La "*religion du progrès*" avait de quoi gagner des adeptes, avant de faire des déçus et des renégats, tandis qu'on n'arrive même pas à imaginer un "*Kult des Fortgangs*", tant cette manière d'envisager φουσιζ et τεχνη est heureusement prosaïque et conduit à ne trouver ni sophistiqué ni entêté qui veut que l'homme soit *naturellement inventif*.

*
* *

Alain BESANÇON : Je reprendrai la périodisation de Beck en remplaçant peut-être le mot « science » par le mot « homme ». Dans la pré-modernité en-effet, le cosmos était inconnu, mais l'homme croyait qu'il se connaissait lui-même. Il avait le modèle biblique qui avait remplacé l'incertitude antique – Sophocle se demandait ce qu'était l'homme –, or, dans la première modernité, la connaissance que l'homme a de soi-même se modifie : l'homme est fort, intelligent et bon. Le poids du péché originel s'évanouit. L'homme part à la conquête du cosmos, développe des utopies sociales, se montre capable de les réaliser (le pain pour tous, la médecine pour tous, l'instruction pour tous). C'est l'optimisme du XIX^e siècle, mais avec déjà des points d'inquiétude. Je rappellerai ce passage où Robinson Crusoe, après trois ans de solitude, est pris de panique à la vue des traces de pas d'un homme sur le sable. Baudelaire ou Dostoïevski ne partageaient pas non plus l'utopisme de l'homme. Après 1945, nous entrons dans la deuxième modernité. Le cosmos ne pose plus de problème majeur, mais ce qui effraye, c'est ce dont l'homme est capable. On croyait le connaître, or il a produit le nazisme et le communisme, phénomènes inédits. Le modèle standard de l'homme qui se répand alors est le modèle freudien qui donne de l'homme une vision à la fois optimiste et pessimiste. Mais le freudisme s'est effrité à son tour et ce à quoi nous assistons, c'est une nouvelle terreur de fond de l'homme devant l'homme. L'homme continue à faire la science, mais il ne sait pas ce qu'il va en faire. Rien de bon selon l'expérience récente qu'il a de lui-même ...

*
* *

Jean-Claude Casanova : J'aurai trois questions à poser. 1/ Vous n'avez pas mentionné le nom de Heidegger, or il y a chez ce dernier une condamnation globale de la technique. Joue-t-il un rôle dans le mouvement de la contestation que vous décrivez ? 2/ Ma deuxième question concerne un passage du deuxième livre de *De la démocratie en Amérique* de Tocqueville. Il y définit ce qu'est la religion de la démocratie : l'individualisme, le dogme des idées de la majorité – que l'on appelle aujourd'hui le politiquement correct – etc. Dans un chapitre bref, il écrit : « La religion naturelle de la démocratie, c'est le panthéisme. » Pourquoi ? Parce que dans le monde moderne, il n'y a plus que l'individu et l'univers, et que dès lors la religion a pour objet l'univers. 3/ Dans cette périodisation des deux modernités d'Ulrich Beck, il apparaît que l'on a affaire à une thèse et à une antithèse. La synthèse vous paraît-elle possible ? Vous avez dit justement que l'écologisme était l'une des rares idées importantes du dernier quart de siècle. Le socialisme a été une hérésie chrétienne qui commence dans les *Actes des Apôtres*, qui est généralisée vers 1830, mais qui s'achève vers

1990. Vers quelle synthèse peut-on conduire la critique écologiste ? La faiblesse intellectuelle des dirigeants de ce mouvement n'enlevant rien à son importance profonde quant au rôle de la science et de la technique dans le monde moderne.

*
* *

Jacques de Larosière : Je ferai deux observations. 1/ Dire que l'on est passé d'une première période à une deuxième période m'apparaît comme une simplification. En fait, nous assistons à la coexistence des deux modernités. Il existe en-effet bon nombre de pays qui sont moins avancés dans leur développement économique que les pays dits les plus industrialisés et dont l'objectif n'est pas de lutter contre la pollution, mais de croître le plus rapidement possible en utilisant les ressources naturelles. A la vérité, le panorama qui s'offre à nos yeux est celui d'un continuum d'attitudes. Il y a des pays qui ont des préoccupations de précaution qui sont celles que vous indiquez pour la deuxième période, mais il y a encore des pays qui sont sur la lancée de ce que vous appelez la première période. 2/ Derrière la problématique que vous avez énoncée se cache, me semble-t-il, un paradoxe : les économies libérales, qui sont celles qui s'approprient la science et la technologie, sont par définition mal armées pour faire de l'interventionnisme. Dans un contexte de mondialisation libérale effective, les entreprises multinationales, qui couvrent le monde entier, sont celles qui détiennent le vrai pouvoir, plus que les organisations démocratiques, élues etc. La difficulté qui se présente dans la maîtrise de ces problèmes de pollution tient à la façon dont on pourrait imposer à ces entreprises multinationales de respecter un certain nombre de règles. Le paradoxe est donc bien le suivant : plus on évolue dans le continuum évoqué, plus on se prive des moyens de parer aux conséquences les plus néfastes de certaines dérives de la science moderne.

*
* *

Emmanuel Le Roy Ladurie : 1/ 14-18, c'est peut-être ça la coupure, la mitrailleuse, le gaz, l'aviation de bombardement, Verdun, bref, la technique plus que la science. Qu'en pensez-vous ? 2/ Vous avez parlé de durée, de durable. Mon maître Braudel parlait de « longue durée ». Je me suis toujours demandé s'il n'avait pas pris ce terme dans la «*lange Dauer*» des Allemands quand il était au stalag.

*
* *

Alain Plantey : Mes observations porteront sur la notion de risque. Le risque a toujours existé, et si nous évoquons aujourd'hui une société du risque, c'est parce que nous prétendons contrôler ce risque et nous en garantir par des institutions ou des entreprises telles que les assurances. Le rôle fondamental de l'Etat est bien d'assurer la sécurité des sociétés. Lorsque vous dites que l'Etat-Nation est en régression dans la société moderne, il me semble que cela ne correspond pas à la réalité. Les écologistes en-effet se tournent vers l'Etat pour lui demander d'intervenir ; les assureurs se tournent vers l'Etat pour lui demander de les

réassurer ; les grandes sociétés se tournent vers les Etats pour leur demander de réglementer les conditions dans lesquelles s'exercent les activités dangereuses et prévenir certaines catastrophes. L'Etat se confirme depuis le 11 septembre 2001 comme un appareil pour prévenir les risques.

*
* *

Lucien Israël : Puis-je risquer un petit mot timide en faveur de la science ? A propos du sida, cette maladie est née de la nature, parce que les femmes du Congo, dans l'espoir de contrer une stérilité possible, consommaient le placenta des singes verts, qui hébergeaient un virus qui n'était pas très dangereux pour eux. Et puis, grâce à la technique, sous la forme des vols entre l'Amérique et le Congo, le sida a pu se répandre et se généraliser. Or, c'est la science qui est actuellement en train de triompher du sida, déjà par l'application de ce que l'on appelle les tri-thérapies, mais aussi par la fabrication de vaccins. La nature a été l'occasion du désastre et c'est la science qui va le maîtriser. De la même façon, la science permettra sans doute assez vite de maîtriser des problèmes comme ceux du prion parce qu'elle s'emploie à rendre cette protéine visible et à lui redonner une forme normale non-pathogène. Il ne faut donc pas accuser la science, car elle est train de décoder le réel et de corriger un certain nombre d'anomalies.

*
* *

Marcel Boiteux : Avec un progrès technique qui semble échapper à toute maîtrise et menace la planète, avec un progrès économique qui s'accélère sans finalité apparente, on se demande si nous pourrions véritablement maîtriser un développement durable. Mais, dans une économie de marché, le citoyen vote avec son argent et le développement économique que nous observons est donc celui que veut le citoyen, ou celui qu'on lui fait vouloir. Il me semble en conséquence que se cache derrière cet état de choses un problème d'éducation. Dans quelle mesure l'éducation peut-elle intervenir pour que ce que veut le citoyen soit raisonnable, pour que le citoyen sache résister à ce qu'on lui fait vouloir et pour donner aussi au développement une finalité durable ?

*
* *

Réponse : Sur la question mainte fois posée de la nouveauté, je répondrai qu'il y a sans doute deux éléments nouveaux dans la période tout à fait contemporaine : 1/ L'apparition de ce que l'on appelle les risques majeurs, à savoir la possibilité éventuelle de la destruction de l'espèce humaine. Il y a là quelque chose de nouveau parce que l'espèce humaine est la seule qui, dans l'histoire de la vie, ait inventé – qui plus est, très récemment – les moyens de sa potentielle destruction. 2/ L'effet principal de la mondialisation, à savoir la dépossession des individus face à un cours du monde qui leur échappe, tant à travers les processus

économiques qu'à travers les processus techno-scientifiques. Pensons par exemple au clonage. Qui pourrait affirmer avec certitude que l'on n'a pas encore cloné d'êtres humains ? Comment pourrions-nous contrôler ce qui se passe dans tel ou tel laboratoire privé au fin fond de tel ou tel pays ? Cela m'amène à évoquer tout de suite le problème de l'Etat-Nation : le fait que les gens se tournent vers l'Etat-Nation ne m'a pas échappé, mais cela ne prouve nullement qu'il réponde. Nous pouvons bien sûr être séduits par le discours néo-républicain qui soutient qu'à l'intérieur de l'Etat-Nation, tout n'est qu'une question de volonté, mais ce qui m'empêche d'adhérer pleinement à cette idée, c'est qu'elle est de fait invalidée dans le domaine de la technoscience comme dans celui de l'économie. Ce n'est pas parce que l'on s'adresse à l'Etat-Nation que celui-ci peut répondre. A l'heure de la mondialisation, il ne sert par exemple à peu près à rien d'instituer un interdit en matière de bioéthique quand il est battu en brèche dans tous les pays qui nous entourent.

Pour ce qui est des pollutions nouvelles, je maintiens que leur caractéristique est de n'être pas visibles, sinon justement aux « yeux » de la science. Le prion, les radiations, les virus dans le sang contaminé sont des principes mortels ou mortifères invisibles. Par ailleurs, j'avoue ne pas très bien comprendre comment on pourrait ne pas voir combien les encyclopédistes du XVIII^e siècle étaient plus optimistes en ce qui concerne la science que ne le sont, par exemple, les écologistes fondamentalistes allemands d'aujourd'hui. Il y a là, d'évidence, un changement de perspective.

Au Cardinal Etchegaray : Vous avez raison de signaler que la question du développement, si on laisse de côté le mot « durable », est sans doute la question centrale. Aujourd'hui, environ un milliard d'individus dans le monde vivent avec moins d'un dollar par jour. Néanmoins, même si les inégalités entre les riches et les pauvres ne cessent de s'accroître, cela ne signifie pas 1°) que les pauvres soient plus pauvres qu'avant, ni non plus 2°) que ce soit la faute du système libéral. Au contraire, leur pauvreté tient peut-être à ce que la libéralisation du monde leur est interdite. Mais cela ne doit certes pas nous empêcher de nous interroger sur les raisons pour lesquelles les inégalités s'accroissent, ni surtout sur les responsabilités qui, même en dehors de toute culpabilité, sont à l'évidence celles des pays riches.

Quant à la question « qu'est-ce que l'homme ? », comme le souligne Alain Besançon, nous ne savons plus aujourd'hui qui nous sommes parce que nous vivons en gros sur la définition freudienne. J'ajouterai que nous vivons même sur la définition rousseauiste et kantienne, ce qui est peut-être encore plus énigmatique. Cette définition voit l'homme comme l'être des possibles, l'être qui a la possibilité de s'arracher à la nature et d'être potentiellement le plus généreux, à la différence des animaux, mais aussi le plus méchant qui soit. Le propre de l'homme dans cette perspective est la méchanceté, au sens théologique du terme, c'est-à-dire le fait d'être capable de prendre le mal comme projet, ce dont seul l'être humain est capable. Cette définition de l'homme capable de s'arracher à la nature est très problématique car elle fait, pour reprendre les termes de Fichte, de l'œil humain le lieu de tous les possibles.

A Yvon Gattaz : Les chefs d'entreprise investissent certes dans la durée, mais tout dépend de ce que l'on entend par durée. Vingt ans, trente ans ou même cent ne représentent rien à l'échelle des écologistes qui parlent de mille ou dix mille ans et s'interrogent sur la survie de l'espèce. Le déchet nucléaire n'est pas dangereux sur 50 ou 100 ans, mais sur des milliers d'années. Par ailleurs, n'oublions pas qu'il y a patrons et patrons, que le capitalisme humaniste, tel que nous le connaissons en Europe, n'est pas celui pratiqué en Amazonie par exemple...

A Jean-Claude Casanova : 1/ Par sa critique de la techno-science, Heidegger est en fait et paradoxalement le penseur de la mondialisation. Quand se constitue la science, – disons au XVII^e et au XVIII^e siècle, – sous la forme d'un projet de maîtrise du monde sur le plan intellectuel, mais aussi pratique, par exemple avec Descartes, ce projet est assujéti à des

finalités qui lui sont extérieures. Il ne s'agit en effet pas de dominer pour dominer, mais de comprendre le monde et la nature, de les utiliser pour être plus libre et plus heureux – c'est ce que l'on appelle le progrès. Or Heidegger montre très bien que ce qui va caractériser l'intégration de la science dans une société de compétition générale mondialisée, c'est que le processus assujéti à des finalités extérieures va devenir totalement automatique et mécanique. Certes la science est chaque jour plus forte, mais plus personne ne contrôle son essor ni ses retombées et chacun peut se sentir à cet égard dépossédé de tout droit de regard sur des évolutions qui changent pourtant notre vie en profondeur. Le grand défi consiste donc à envisager les moyens de retrouver une maîtrise sur le cours du monde.

2/ Bien sûr, Tocqueville est plus profond que les romantiques en annonçant que le panthéisme sera la religion de la modernité démocratique. C'est bien ce que nous vivons avec l'essor contemporain du matérialisme – au sens philosophique du terme, c'est-à-dire d'une pensée qui, à l'instar du bouddhisme, est une philosophie de l'immanence qui affirme qu'il n'y a plus de transcendance, ni cosmique, ni religieuse, ni même celle des utopies de salut terrestre. L'idée dominante de cette philosophie de l'immanence est que la véritable sagesse est à trouver dans l'harmonie du monde, ici et maintenant. Bien entendu, le matérialisme n'est que l'un des visages du panthéisme. Mais ce n'est pas un hasard si les matérialistes d'aujourd'hui sont des héritiers de Spinoza...

3/ La synthèse entre les deux modernités n'est, me semble-t-il, nulle part ailleurs que dans l'idée que la seconde modernité est intégralement produite par la première, c'est-à-dire que la seconde modernité, alors qu'elle est hyper-critique à l'égard de la première, n'en est en vérité que l'approfondissement, si bien que l'attitude d'auto-réflexion qui est la nôtre va conduire d'une part à une critique scientifique de la science et d'autre part à une critique démocratique de la démocratie. Voilà pourquoi on peut prédire un très grand avenir à l'écologie, au développement durable et au principe de précaution, pourvu que les écologistes aient l'intelligence de cesser d'être des romantiques ou des gauchistes.

A Emmanuel Le Roy Ladurie : 1914 est assurément, d'un point de vue émotionnel, la date pivot. Mais ce qui apparaît avec la deuxième guerre mondiale, c'est le risque majeur d'une destruction de l'espèce humaine, inconnu en 1914. Plus encore que celles d'Hiroshima et de Nagasaki, il y a une image qui a précipité la prise de conscience de notre fragilité, c'est celle de la Terre – toute petite, bien circonscrite dans sa rondeur – vue de la Lune en 1969.

A Lucien Israël : Je suis personnellement un chaleureux partisan de la science. Mais il ne faut pas non plus sous-estimer le fait qu'aujourd'hui les risques majeurs sont engendrés par les retombées possibles des découvertes scientifiques, tant en ce qui concerne l'environnement qu'en ce qui concerne la bio-éthique. Ainsi l'homme sera-t-il bientôt en mesure, s'il ne l'est déjà, d'accélérer dans des proportions considérables, par des manipulations génétiques, l'évolution naturelle des espèces, instituant par là une temporalité d'un tout autre ordre que celle que nous avons connue jusqu'à ce jour.